

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Ferron

Renald Bérubé

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2007). Review of [Jacques Ferron]. *Lettres québécoises*, (127), 49–49.

☆☆☆☆ 1/2

Jacques Ferron, *Chroniques littéraires 1961-1981* (édition préparée par Luc Gauvreau, préface de Ginette Michaud), Montréal, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron » no 14, 2006, 646 p., 29,95 \$.

Jacques Ferron, lecteur et conteur ou vice versa

Ainsi que dans l'œuvre de tout auteur de son importance, on peut préférer l'un ou l'autre des grands (et même des moins grands) textes de Jacques Ferron.

Comment, par exemple, ne pas avoir un faible très prononcé pour ses *Contes* (1968), qu'ils soient *Du pays incertain* (1962) ou même *Anglais et autres* (1964), comment ne pas succomber aux charmes de *L'amélanancier* (1970), « le plus extraordinaire » des arbres du « bois de repoussis » enchanté qui se trouve derrière la maison de Tinamer, comment ne pas se souvenir, après avoir lu *Le salut de l'Irlande* (1970), que celle-ci « était l'honneur de tous les humiliés du Canada » ?

Cela dit, force m'est d'avouer que c'est la lecture des « Salicaire », le dernier des essais composant le recueil intitulé *Du fond de mon arrière-cuisine* (1973), qui a fait de moi un ferronien de stricte observance ou presque — Ferron n'aimait guère les inconditionnels —, c'est-à-dire un admirateur critique à la fois de son utilisation du langage et de la lecture du (de son) monde que celle-ci nous présente. Il faut relire encore et encore la première phrase des « Salicaire », texte écrit au *vous*, quinze lignes au rythme impeccable, à la fois lancinant et résolu, et qui vous metten comme d'entrée de lecture en empathie avec le *je* occulté ou réservé qui ose admettre sa fatigue et se demander ce qu'il a « fait pour le Danemark ». Vous lisez une fois ce texte, tout de suite après avoir lu le « Claude Gauvreau » qui le précède, et vous ne (re)lisez plus jamais avec les mêmes yeux les divers ouvrages de Ferron.

Voilà, vous vous en doutez bien, le fond de scène depuis lequel s'est déroulée la lecture des *Chroniques littéraires 1961-1981* que nous offre la livraison 14 des « Cahiers Jacques-Ferron », chroniques divisées en quatre moments distincts, ces derniers étant déterminés, dans le cas des trois premiers, par la chronologie, certes, mais surtout par les lieux où Ferron faisait paraître les comptes rendus des lectures d'œuvres et d'ouvrages que l'actualité soumettait à son attention. Il y a d'abord les 53 chroniques parues dans *Le Petit Journal* entre le 11 mai 1969 et le 10 mai 1970 (p. 37-193), puis les chroniques 54 à 87 parues dans *Le Maclean* entre mars 1970 et décembre 1972 (p. 200-340), enfin les chroniques 88 à 123 parues dans *Le Livre d'ici* entre octobre 1977 et décembre 1981 (p. 343-426). Le quatrième moment des *Chroniques*, intitulé « Propos littéraires et autres interventions », regroupe des textes (de 124 à 160, p. 432-619) publiés en des lieux fort divers (*Le Nouveau Journal*, *Parti pris*, *Le Devoir*, *La Barre du jour*, *Le Jour*, *La Revue de l'Université de Moncton*, *Les Lettres nouvelles*, etc.) entre 1961 et 1981. Lecteur impénitent qui faisait part de ses lectures — qui *racontait*, plutôt —, Ferron, il ne faut pas l'oublier, fut aussi un collaborateur très régulier à *L'Information médicale et paramédicale*, la revue du *Docteur Ferron*, s'il est permis d'utiliser le titre d'un ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu, et qu'il n'a cessé de faire paraître ses ouvrages de fiction, *Les confitures de coing* (1972) et *Le Saint-Élias* (1972) par

exemple, sans oublier ses œuvres pour la scène, dont les célèbres *Grands Soleils*, pièce jouée au TNM en 1968. L'écrivain et le médecin Ferron sont aussi multiples l'un que l'autre : l'écrivain pratique aussi bien le roman ou le récit que le théâtre ou l'essai, le médecin fut tout autant un omnipatricien qu'un spécialiste ès psy qui salue, dans son *Arrière-cuisine* encore, les bons soins que le psychiatre Guillaume Lahaise, Guy Delahaye de son pseudonyme en poésie québécoise, assura à Émile Nelligan à Saint-Jean-de-Dieu.

En tout, donc, 160 chroniques, dont certaines ont pu paraître dans d'autres recueils, dans les *Escarmouches* par exemple, des indications nous le rappelant alors. Si l'on accepte qu'il est de mauvais aloi de boudier son plaisir, il faut dès lors souligner que ces *Chroniques littéraires 1961-1981* constituent à plusieurs titres un modèle exemplaire, la redondance n'est pas de trop, de ce qui fait l'honneur de la lecture, de la recherche et de l'édition.

La lecture selon Ferron, d'abord. Qui n'hésite pas à causer de livres provenant d'horizons bien différents, depuis les *Leçons de beauté* d'Édith Serei jusqu'aux « cuistries » d'Éthier-Blais, en passant par « le grand monde » de Bertrand B. Leblanc, la judéité québécoise, les salutations à Maximilien Laroche, « Québécois d'Haïti », et que sais-je encore, c'est-à-dire toute la production des auteurs québécois des années en cause, Thériault, Bessette, Godbout, Aquin, Barcelo, Victor-Lévy Beaulieu pour qui il a manifestement un faible, etc. Ferron n'hésite pas à *tout* lire, le meilleur comme le moins bon, on peut apprendre de tout et partout, s'agit d'y mettre la passion et l'intérêt requis. Une lecture, une *chronique* de Ferron, c'est une histoire qu'il nous raconte, une *historiette*, qui emprunte parfois (souvent ?) des détours étonnants avant d'en arriver à parler de l'ouvrage choisi. Or à la fin, tout tombe en sa place ainsi que les pièces d'un casse-tête dont on se demandait, à un moment donné, où donc elles pourraient bien être casées.

Ferron ne fait pas mystère de ses admirations, il n'hésite pas non plus à signifier ses détestations, à jouer de l'humour et de l'ironie ; et s'il se trompe, si sa lecture est comme minée par des éléments qui lui sont étrangers, il n'hésite pas non plus à nous en faire le récit : lire la chronique 146 traitant de *L'enfrouapé* d'Yves Beauchemin. Comment dire ? Jacques Ferron est un homme libre et d'une insondable culture, historique comme littéraire. Ginette Michaud, dans sa préface intitulée « Jacques Ferron : un tournant de la littérature », a parfaitement raison de poser cette question : « Qu'est-ce qui fait de Ferron un lecteur si original ? » (p. 10) On ne saurait trop insister, sa lecture à elle du lecteur Ferron témoigne d'une intelligence à la fois chaleureuse et rigoureuse qui dès lors nous procure, de l'auteur de *Papa Boss*, un portrait, une analyse en tout point à la hauteur de son messire sujet.

De même, comment ne pas souligner à gros trait la qualité du travail de Luc Gauvreau, responsable ultime de l'ouvrage que nous lisons, puisque son édition a été par lui préparée, « édition préparée par » selon la formule consacrée. Tout au long de la mise en forme d'une semblable édition, son « éditeur » ne cesse de se poser la même question à double volet et de chercher à y répondre : « Est-ce que je donne assez de renseignements, est-ce que j'en donne trop ? » Luc Gauvreau a répondu de manière fort judicieuse à « sa » question : les transitions entre les diverses parties du recueil sont claires et pertinentes, la mise en contexte et en situation des diverses chroniques de Ferron est éclairante, documentée, « fouillée » avec intelligence, minutie et rigueur. Osons cette formule : si la lecture de Ginette Michaud est à la hauteur du lecteur Ferron, les diverses notes de Luc Gauvreau sont à la hauteur des connaissances du même Ferron, qu'elles s'autorisent même à rectifier parfois.

Et s'il arrive à l'« Index » de confondre les Bernier, Jovette et le père jésuite du collège Brébeuf où Ferron a étudié avec Baillargeon, Trudeau, Chartrand et d'autres, il n'en reste pas moins qu'il faut rendre un hommage fort appuyé à Jacques Lanctôt qui a permis cette aventure éditoriale ; et qu'il faut vivement souhaiter que Lanctôt éditeur poursuive longtemps et sans ciller la publication de ces importants et convaincants « Cahiers Jacques-Ferron ».